

Histoire des bibliothèques françaises. Paris,
Promodis — Éditions du Cercle de la librairie, 1988-1992. 4 vol.

Marcel Lajeunesse

Volume 38, numéro 4, octobre–décembre 1992

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1028772ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1028772ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association pour l'avancement des sciences et des techniques de la
documentation (ASTED)

ISSN

0315-2340 (imprimé)

2291-8949 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lajeunesse, M. (1992). Compte rendu de [*Histoire des bibliothèques françaises.*
Paris, Promodis — Éditions du Cercle de la librairie, 1988-1992. 4 vol.]
Documentation et bibliothèques, 38(4), 210–212.
<https://doi.org/10.7202/1028772ar>

Tous droits réservés © Association pour l'avancement des sciences et des
techniques de la documentation (ASTED), 1992

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des
services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique
d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de
l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à
Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Toutes ces suggestions se veulent comme autant de témoignages de l'appréciation que cet excellent répertoire peut susciter. À deux reprises au moins, les auteurs invitent les usagers à collaborer à la prochaine mise à jour. Que ces suggestions soient reçues comme une modeste collaboration dans un cheminement vers un produit sans cesse amélioré.

Jean-Rémi Brault
Montréal

Histoire des bibliothèques françaises.
Paris, Promodis - Éditions du Cercle de la librairie, 1988-1992. 4 vol.¹

Depuis plus d'une décennie, le Cercle de la librairie de France, par sa filiale Promodis, a mené à terme plusieurs grands projets d'édition qui sont autant de contributions exceptionnelles à l'histoire du livre et des bibliothèques. Il a publié, sous la direction d'Henri-Jean Martin et de Roger Chartier, quatre forts volumes de l'*Histoire de l'édition française* entre 1450 et 1950; ces volumes parus entre 1982 et 1986 sont des volumes de référence essentiels et seront bientôt des classiques de l'historiographie dans le domaine du livre. En 1991, Promodis publiait, sous la direction d'Henri-Jean Martin et Jean Vezier, le volume *Mise en page et mise en texte des textes manuscrits* qui complétait, en amont, son histoire de l'édition française, en ce qui concerne la période antérieure à l'imprimerie. Enfin, comment ne pas mentionner sa collection Histoire du livre avec ses six volumes parus (Martin, *Le livre français sous l'Ancien Régime*; Lowry, *Alde Manuce*; Felkay, *Balzac et ses éditeurs*; Lyons, *La lecture dans la France du 19^e siècle*; Barnett, *Histoire des bibliothèques publiques françaises de la Révolution à 1939*; et le collectif *Le livre dans l'Europe de la Renaissance*).

Depuis la parution du volume de Lucien Febvre et d'Henri-Jean Martin, en 1958, *L'apparition du livre*, les travaux de Martin, Furet, Chartier et Roche de l'École des Hautes études en sciences sociales/École pratique des Hautes études, 4^{ième} section, ont donné une impulsion considérable à l'étude du livre; le livre est devenu un objet d'étude de la «nouvelle histoire» de

l'École des Annales. Les spécialistes français de l'histoire du livre se sont imposés dans le monde entier au cours de la dernière génération.

Si la France domine en histoire du livre, elle tire de l'arrière en histoire des bibliothèques. Elle a accordé peu d'intérêt aux lieux du livre. L'histoire des bibliothèques, «library history», est un domaine pratiqué surtout dans les pays anglo-saxons. Pensons aux travaux de Shera, de Kaufman, de Ditzion, de la *Library History Round Table* de l'*American Library Association*, au rayonnement de la revue *Journal of Library History* devenue *Library & Culture*. Signalons aussi l'apport remarquable du professeur Michael H. Harris de l'Université du Kentucky, et de ses disciples, à la réinterprétation de l'histoire des bibliothèques américaines.

La parution de l'*Histoire des bibliothèques françaises* est un événement important. En 1988 paraissait, sous la direction de Claude Jolly, directeur de la Bibliothèque de la Sorbonne, le volume 2 intitulé *Les bibliothèques sous l'Ancien Régime, 1530-1789* (547 p.); en 1989; le volume 1, *Les bibliothèques médiévales VI^e siècle - 1530* voyait le jour sous la direction d'André Vernet, médiéviste et membre de l'Institut (463 p.); en 1991, Dominique Varry, maître de conférences à l'École nationale supérieure des sciences de l'information et des bibliothèques de Villeurbanne, dirigeait le 3^{ième} volume, *Les bibliothèques de la Révolution et du XIX^e siècle, 1789-1914* (671 p.). Enfin, paraîtra à l'automne 1992, sous la direction de Martine Poulain, conservateur de bibliothèques et rédactrice en chef du *Bulletin des bibliothèques de France*, le quatrième et dernier volume, *Les bibliothèques du XX^e siècle: 1914-1990*.

Pour prendre conscience de l'ampleur de cette oeuvre collective, rappelons que les trois volumes parus ont requis la collaboration de 104 auteurs, dont 92 auteurs uniques. Les collaborateurs de cette Histoire sont français, à l'exception de quatre spécialistes, un Britannique, un Danois et deux Américains, tous pour le volume 1 relatif au Moyen Âge. En cela, cette oeuvre est beaucoup moins internationale que l'*Histoire de l'édition française*, laquelle regroupait de nombreux spécialistes européens et nord-américains. Ce

sont de fort beaux volumes, papier glacé, qui comprennent de nombreuses illustrations et plusieurs encadrés (118 illustrations et 8 encadrés pour le volume 1; 264 illustrations et 21 encadrés pour le volume 2; 299 illustrations et 16 encadrés pour le volume 3).

Pour chacun des trois volumes examinés, nous pouvons compter sur des notes à la fin de chacun des chapitres. Par ailleurs, il n'y a pas de normalisation en ce qui concerne les trois volumes. Il n'y a pas de bibliographie au volume 1, alors que celle-ci existe pour les volumes 2 et 3. Il y a aussi variation en ce qui concerne les index. Pour le volume 1, il y a un index des noms de personnes et des titres d'oeuvres et un index des noms de lieux; pour le volume 2, un index intégré des noms de personnes, des titres d'oeuvres, de lieux et des illustrations; et pour le volume 3, existent un index des noms de personnes et des titres d'oeuvres et un index des noms de lieux. Nous devons faire une remarque similaire en ce qui concerne les tables: au volume 1, il y a une table des illustrations et des encadrés; au volume 2, seulement une table des encadrés; et au volume 3, une table des illustrations et des encadrés à l'instar du volume 1.

Par-delà la facture et la structure de cette oeuvre impressionnante, ce qui ressort surtout, c'est la richesse de son contenu. Le volume sur les bibliothèques médiévales fait le point sur l'état des connaissances relatives aux bibliothèques de la fin de l'Empire romain à la découverte de l'imprimerie, c'est-à-dire de la disparition des bibliothèques publiques créées et entretenues par l'État romain dans la capitale de l'Empire et dans les provinces à la réapparition de l'idée de grande bibliothèque publique, à la faveur du retour à l'Antiquité par l'humanisme de la Renaissance. Pour la plus grande partie de la période étudiée, la bibliothèque est celle du monastère, de l'abbaye, de la cathédrale, du chapitre de cathédrale, de l'ordre religieux et, à partir du XII^e siècle, la bibliothèque s'étend à l'Université, à la Cour et à quelques princes bibliophiles.

1. Ce compte rendu a été rédigé au printemps 1992; à ce moment, le volume 4 intitulé *Les bibliothèques au XX^e siècle 1914-1990* n'était pas encore paru; celui-ci paraîtra à l'automne 1992.

Le Moyen Âge étudié ici est le Moyen Âge chrétien, d'un christianisme, qui est religion du livre. Jusque dans la décennie 1450, le support dont il est question est le livre manuscrit, le *codex*, avec ses problèmes de reproduction, de copie, de variation du texte, de rareté du livre. Il faut attendre le VI^e siècle pour que le christianisme, assuré de sa victoire, envisage, sans esprit polémique, l'étude et la transmission des lettres anciennes «païennes». Il faut attendre le XII^e siècle pour que le «bibliothécaire» (*armarius*) songe plus à faciliter l'usage de sa bibliothèque (par des répertoires alphabétiques, puis par des catalogues méthodiques) qu'à en sauvegarder l'intégrité. On ne dira jamais assez la pression qu'exerça sur le monde du livre et des bibliothèques l'émergence de l'Université au Moyen Âge; les professeurs et les étudiants ayant besoin de toujours plus de livres d'étude, se développa autour des universités un commerce du livre qui sera à l'origine de la découverte de l'imprimerie vers 1450. Deux douzaines des meilleurs spécialistes français et étrangers de la culture médiévale et des bibliothèques exposent des exemples convaincants de l'évolution de l'organisation et de la consommation du livre pendant un millénaire, longtemps perçu à tort comme une période sombre (Moyen Âge, «Dark ages») entre deux âges d'or (Antiquité et Renaissance).

Dans le volume 2, *Les bibliothèques sous l'Ancien Régime, 1530-1789*, on voit l'imprimé supplanter le manuscrit et on voit s'établir l'impérialisme de l'imprimé. C'est autour de 1520 que les livres issus des presses deviennent majoritaires au sein des collections privées. Nous devons remarquer que les bibliothèques de l'Ancien Régime étaient des espaces d'accueil d'une variété exceptionnelle d'objets, formant parfois un cabinet et s'apparentant à un musée : ce mélange d'objets de toutes sortes (monnaies, médailles, cartes et plans, estampes, instruments scientifiques, tableaux, etc.), bien rangés ou en désordre, bien intégrés ou situés à côté de la collection de livres, est une constante des bibliothèques de l'époque, même si une mutation commence à se produire au 18^e siècle; le divorce entre bibliothèque et cabinet, bibliothèque et musée, sera consommé après la Révolution.

À partir du 17^e siècle, la fonction de bibliothécaire devient un métier que l'on exerce auprès d'un Grand auquel on s'attache. Ainsi en est-il de Gabriel Naudé, attaché au président de Mesmes, au cardinal de Bagni et au cardinal Mazarin. Naudé, bibliothécaire de métier, dans son volume de 1627 *Advis pour dresser une bibliothèque*, rédige sans doute le premier volume moderne de bibliothéconomie, d'une «science des bibliothèques», nécessitant un savoir en organisation des connaissances, en développement des collections, en administration de la bibliothèque. La bibliothèque de l'Ancien Régime est essentiellement une bibliothèque privée de robins érudits (de Mesmes, de Thou), d'aristocrates bibliophiles (La Vallière, Paulmy), de ministres (Richelieu, Mazarin, Séguier, Colbert), de prélats (d'Ingembert à Carpentras). La Bibliothèque royale prend un essor foudroyant à partir de Louis XIV; petite collection en regard de celle de Mazarin, elle devient la première de France, puis de l'Europe et donc du monde. Colbert y contribua puissamment. Au cours de la première moitié du 18^e siècle, l'abbé Bignon, par sa gestion de la Bibliothèque royale, ressort comme une figure de grand bibliothécaire du Siècle des Lumières. À la fin du 18^e siècle, les contours de la bibliothèque moderne sont tracés; il restera à la Révolution à secouer le monde des bibliothèques et à y introduire la modernité.

Nous savons à quel point nous sommes redevables à ce grand siècle que fut le 19^e siècle; siècle des révolutions, siècle des idéologies, siècle des utopies, le 19^e siècle reconstruisit le fragile édifice des bibliothèques d'Ancien Régime, fruit d'un travail multiséculaire que la Révolution avait anéanti. Nous connaissons, depuis le volume de Pierre Riberette paru en 1970, *Les bibliothèques françaises pendant la Révolution (1789-1795)*, la contribution de la Révolution en ce qui concerne les bibliothèques : confiscations des bibliothèques des abbayes, des universités, des nobles, mise en place des dépôts littéraires à Paris et en province, organisation de la Bibliothèque nationale et de grandes bibliothèques à Paris, de même que de bibliothèques municipales en province. L'existence de fonds anciens dans certaines bibliothèques municipales, dites classées, est un legs des dépôts littéraires de la Révolution. Le Bicentenaire de la

Révolution, en 1989, remit en lumière la grande figure de l'abbé Grégoire, membre du Comité de l'Instruction publique et auteur de rapports célèbres sur la bibliographie, en transportant ses restes au Panthéon voué au souvenir des grands hommes.

Par l'ampleur des problèmes de masse documentaire (entre 5 et 10 millions de volumes confisqués), par l'importance des défis d'organisation et de conservation de ces collections, la Révolution modifia radicalement la bibliothéconomie pratiquée jusqu'alors. La bibliothéconomie devient une profession que l'on exerce depuis dans le cadre de l'État. Le bibliothécaire doit être un érudit, un «littérateur de premier ordre» qui suscite le respect de la société. Ce troisième volume, *Les bibliothèques de la Révolution et du XIX^e siècle, 1789-1914*, regroupe, pour la plupart des contributions, de bons états de connaissances, souvent éparses, sur la Bibliothèque nationale, sur les divers types de bibliothèques à Paris et en province. Soulignons la remarquable étude de Jean Bleton, déjà connu pour ses travaux en aménagement des bibliothèques, sur les lieux du livre, sur les bâtiments de bibliothèques construits au 19^e siècle, et l'intéressant essai de Louis Desgraves sur les bibliothécaires de ce siècle, esquisses biographiques qui auraient besoin d'être développées en ce qui concerne plusieurs individus.

Dominique Varry nous avait prévenu, dans l'introduction, que le grand absent de ce livre, c'est le lecteur. Nous ne partageons pas tout à fait la réserve de l'éditeur intellectuel de ce volume. Dans la partie de l'ouvrage portant sur «Les réseaux de la lecture de masse», p. 488-631, nous y voyons un début d'histoire de la lecture; Françoise Parent, bien connue pour ses études sur les cabinets de lecture, aborde de nouveau ce sujet, Noé Richter revient de nouveau sur les bibliothèques populaires et la lecture ouvrière (que Jean Hassenforder avait abordées il y a quelques décennies), Claude Savart esquisse le rôle des bibliothèques paroissiales à travers la France (ou plutôt à travers l'une des deux Frances, la catholique), Jean Hébrard traite l'émergence des bibliothèques scolaires avant et après Jules Ferry, Frédéric Barbier brosse un essai fort stimulant sur «Livres, lectures, lecteurs»,

dans un cadre de deux Révolutions (politique et industrielle), de l'alphabétisation, de l'économie du livre, des espaces du livre et des pratiques de la lecture, d'une géographie et d'une sociologie de la lecture.

En introduction au volume, le professeur André Vernet écrit : « Inséparables de l'histoire de la culture dont elles suivent les vicissitudes, les bibliothèques sont le miroir et le conservatoire du patrimoine intellectuel de l'humanité ». Cette *Histoire des bibliothèques françaises* renouvelle l'histoire des bibliothèques pratiquée jusqu'ici en France. Il y a, dans les trois volumes étudiés, des synthèses et surtout des chantiers de recherche pour plusieurs générations. Le volume 4 nous apportera la portion d'histoire contemporaine, d'hier (Eugène Morel et Julien Cain) à aujourd'hui, où nous assistons à une profonde remise en question des structures souvent héritées de la Révolution.

Dans cette même revue, en 1988, Gilles Gallichan nous interpellait sur la conscience historique du bibliothécaire. Comme la bibliothèque québécoise est héritière de trois courants, français, britannique et américain, l'imposante contribution (et le bel ouvrage dans tous les sens du terme) de nos collègues français ne peut pas nous laisser indifférents. Cette étude concourt certainement à répondre à la question très pertinente de Gilles Gallichan. Le bibliothécaire, d'ici comme d'ailleurs, doit allier humanisme et technicité, et se doit de connaître son passé pour se définir un avenir.

Marcel Lajeunesse
École de bibliothéconomie et
des sciences de l'information
Université de Montréal

LAMONDE, Yvan. *La librairie et l'édition à Montréal, 1776-1920*. Montréal, Bibliothèque nationale du Québec, 1991. 198p.

Chercheur infatigable et avantageusement connu pour ses travaux sur l'imprimé québécois du siècle dernier, Yvan Lamonde nous offre dans ce nouveau livre

abondamment illustré un bilan sommaire de la mise en circulation de l'imprimé à Montréal, de 1776 à 1920. S'appuyant en grande partie sur les nombreuses études spécialisées qui ont paru sur le sujet depuis une quinzaine d'années surtout, il esquisse un tableau fort utile de la culture de l'imprimé à Montréal, présenté « comme un système où interfèrent six éléments principaux : le lecteur et les lieux de lecture, l'auteur, l'imprimeur, le libraire et l'éditeur » (p.13). En présentant brièvement chacun de ces éléments, il montre comment, après avoir été presque exclusivement entre les mains de l'imprimeur jusqu'au milieu des années 1810, le commerce du livre à Montréal se spécialise progressivement à partir de cette date.

Opérant au sein d'une population en majorité analphabète et partagée de surcroît par une différence de langue et de culture, l'imprimeur-éditeur-libraire-papetier, voire relieur à l'occasion, ne peut compter que sur une clientèle très restreinte et formée surtout d'hommes de loi et de membres du clergé. S'appliquant à satisfaire la demande, force lui est de donner priorité à l'utile sur l'agréable, ce qui l'amène à privilégier la vente d'ouvrages religieux, juridiques et scolaires, qu'il s'agisse d'ouvrages importés ou imprimés localement. Outre l'imprimeur, marchands et encanteurs contribuent occasionnellement à la diffusion de l'imprimé, mais sans en faire une spécialité. Ainsi que l'observe Lamonde, cette diffusion est alors presque exclusivement assurée par des anglophones. De langue anglaise est également la majorité des lecteurs qui fréquentent la Montreal Library/Bibliothèque de Montréal, fondée en mai 1796.

Favorisée par la levée du blocus continental, l'ouverture de la librairie Bossange, en 1815, et celle de la librairie Fabre, quelques années plus tard, marquent en quelque sorte le début de la spécialisation des fonctions que l'imprimeur s'était plus ou moins appropriées jusqu'alors et qui lui avaient permis de rentabiliser son entreprise. De 1820 à 1840, un plus grand nombre de commerçants francophones s'intéressent à la diffusion de l'imprimé à Montréal. Tout en s'efforçant à l'occasion de rassurer l'Église quant à la tenue morale des livres qu'ils offrent à un public qui s'accroît lentement grâce aux progrès de

l'éducation dans la province, ils proposent à ce public un choix de livres de plus en plus varié et qui tient compte de la production contemporaine de la France. À cette époque où commence à germer l'idée d'une littérature canadienne, paraissent un premier recueil de poésie et un premier roman. Reste que la production locale, qui augmente considérablement, est, dans l'ensemble et à l'exception de quelques brochures, limitée au journal. L'écrivain n'est pas encore auteur, observe Yvan Lamonde (p.44).

Les progrès remarquables de l'alphabétisation de 1840 à 1880, l'ouverture de bibliothèques scolaires, de même la distribution de livres en prix à partir de 1857, contribuent à augmenter considérablement le marché scolaire au profit des libraires-éditeurs. « De 1857 à 1880, on évalue à 228 636 le nombre de livres expédiés aux inspecteurs des écoles pour distribution en prix », précise Lamonde (p.76). Bien que la loi de 1832 leur ait reconnu des droits sur la propriété littéraire, les écrivains canadiens profitent cependant peu de ce « décollage culturel », car non seulement les livres offerts en prix sont-ils souvent l'oeuvre d'auteurs étrangers, mais il appert que l'imprimeur demeure plus souvent que l'auteur propriétaire des droits.

L'auteur consacre le quatrième et dernier chapitre de son livre à l'étude de la dernière étape de l'autonomisation « complète ou relative » des processus d'institutionnalisation des différentes composantes du monde de l'imprimé. De 1880 à 1920, l'alphabétisation se généralise, une bibliothèque vraiment publique est enfin mise à la disposition des Montréalais, un marché est constitué, l'écrivain est reconnu comme auteur et « l'autonomisation de l'édition se fait aux dépens de la librairie qui l'a toutefois rendue possible » (p.98). Il conclut : « On peut dater du milieu de la décennie de 1910 l'émergence de l'édition québécoise à Montréal » (*Ibid.*).

L'ouvrage se termine sur une série de dix-sept tableaux présentant un inventaire des catalogues imprimés de librairies montréalaises (1816-1970) et une analyse statistique de leur contenu (1802-1819), des données globales sur l'impression québécoise (1764-1820), la classification des imprimés par sujet (1801-1820),